

L'honorable J.-S. McLENNAN: Honorables messieurs, c'est avec un réel plaisir que je félicite l'honorable préopinant qui a signalé cette question au Gouvernement et en a fait ressortir l'importance au point de vue historique. Nulle part, on ne saurait trouver de ville qui, en souvenirs historiques, l'emporte sur l'ancienne capitale du Canada. Nulle part en Europe, et à coup sûr en Amérique, la nature a-t-elle aussi admirablement collaboré avec l'homme pour faire une ville d'un plus grand pittoresque et d'un plus haut attrait pour les touristes.

Lorsqu'il s'agit de la préservation de nos monuments historiques, de quelque race qu'en aient été les initiateurs, les Canadiens ont le devoir de s'employer à l'unisson à la conservation, pour les nouvelles générations, de ces trésors que nous a légués le passé.

Après avoir entendu l'appel que l'honorable représentant vient de faire au Gouvernement je désire signaler, même aux plus érudits parmi les membres de cette Chambre et aux fervents de l'histoire, l'existence au Cap-Breton d'une citadelle et de traces d'une ville qui, à son heure, rivalisait d'importance avec Québec. Je veux parler de Louisbourg, ville que le gouvernement de France dota d'ouvrages de défense supérieurs à ceux de Québec et dont la garnison, à l'époque où les deux nations livraient leur dernière bataille pour la possession de l'Amérique du Nord, égalait celle de l'ancienne capitale. C'est à Louisbourg que Wolfe se révéla si apte au commandement, tant à cause du grand souci qu'il avait de ménager ses soldats que de l'intrépidité qu'il devait plus tard apporter dans la lutte sur les hauteurs de Québec. C'est à ce dernier endroit, il est vrai, qu'il trouva une mort glorieuse, mais les services qu'il y rendit à son pays ne le cédaient en rien à ses exploits devant Louisbourg, si l'on s'en rapporte à l'avis des historiens militaires.

Dès 1735, on construisait à Louisbourg le premier phare à l'épreuve du feu dont il soit fait mention dans l'histoire du continent nord-américain. Les archives nous enseignent que, par toute l'Amérique du Nord on n'aurait pu, vers 1730, trouver d'hôpital plus vaste, ni mieux aménagé, que celui de Louisbourg. Le commerce de la ville y était à ce point florissant qu'il porta ombrage aux colonies plus nombreuses de la Grande-Bretagne et provoqua même de l'animosité parmi les marchands d'outre-mer. On ne compte plus les mémoires écrits par ces derniers et où ils protestaient contre les Français qui leur enlevaient le marché du poisson, le principal article du commerce colonial à cette époque. Cette rivalité entre les deux factions devint, par la suite, la cause de maints engagements militaires.

L'hon. M. PARADIS.

Louisbourg a un autre titre qui l'impose à l'attention de ceux qui font une étude de l'évolution des peuples. C'est à cet endroit que pour la première fois, les troupes mal aguerries de la Nouvelle-Angleterre, lancées dans ce qui paraissait être une folle aventure, affrontèrent des adversaires habitués aux fatigues de la guerre, les troupes régulières françaises. Ils ne s'emparèrent pas moins de la ville et c'est à ce premier succès que les habitants de la Nouvelle-Angleterre et d'autres colonies doivent cette confiance en eux-mêmes qui leur fut d'un si grand appoint le jour où, quelques années plus tard, ils s'engagèrent dans cette suite de combats qui devaient aboutir à la Révolution.

Point n'est besoin de rappeler ici que le port de Louisbourg fut le seul où les navires venant des Indes orientales et contournant l'Amérique du Sud, fissent escale. Dans le domaine économique, Louisbourg était le grand centre de l'important trafic des pêcheries dont j'ai parlé. C'est vers ce port que se concentraient les opérations des nombreux navires circulant entre Québec et les Antilles et des vaisseaux de contrebande venant de la Nouvelle-Angleterre. Ce commerce était on ne peut mieux établi et équilibré, à telles enseignes que de tous les établissements du continent nord-américain, celui de Louisbourg était le seul où l'on n'avait pas recours à la monnaie de papier.

Je ne comptais pas prendre la parole cet après-midi et je n'entends certainement pas poursuivre ces observations d'ordre général, mais j'invite le très honorable chef de la Chambre à prier le Gouvernement d'examiner, aussitôt que faire se pourra, l'opportunité d'empêcher que la propriété dont il a fait l'acquisition sur l'emplacement de Louisbourg ne tombe dans un état de délabrement plus avancé. Petit à petit nous voyons disparaître ces vestiges du passé qui, s'ils n'égalent pas en importance les monuments de Québec, ne sont pas moins d'une grande valeur au point de vue historique. Il s'agit de l'emplacement d'un centre qui, jadis, joua un grand rôle dans la guerre, dans le commerce et dans l'évolution de ce qui constitue aujourd'hui le Canadaé aussi, de part et d'autre pouvons-nous nous dire fiers des événements qui s'y sont déroulés.

L'honorable H.-S. BELAND: Honorables messieurs, on me permettra d'ajouter quelques mots de félicitation à mon honorable ami de Shawinigan (l'honorable M. Paradis) qui a si habilement plaidé, pourrais-je dire, la cause de la vieille citadelle et des anciens remparts de Québec. Ce discours, le premier qu'il prononce dans cette Chambre, si je ne me trompe, lui a valu, et à bon droit, l'oreille attentive des honorables membres de la Chambre. Si